Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 34 (1946)

Artikel: La religion de Pestalozzi
Autor: Bovet, Pierre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380468

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA RELIGION DE PESTALOZZI

Au moment où, tout le long de l'année 1946 sans doute, les commémorations de Pestalozzi vont se succéder chez nous, l'étude de M. Heinrich HOFFMANN : *Die Religion im Leben und Denken Pestalozzis*, publiée en 1944 par Herbert Lang à Berne, dans les *Schriften der Literarischen Gesellschaft Bern* (71 p. in-8), est particulièrement utile et bienvenue. La religion de Pestalozzi a été, de son vivant déjà, et depuis lors sans interruption, l'objet de vives contestations. M. Hoffmann, qui connaît bien toute la littérature de son sujet, ne s'attarde pas à nous la résumer. Très simplement, en suivant l'ordre des temps, il passe en revue les écrits de Pestalozzi lui-même et ce que nous connaissons de son attitude religieuse aux diverses époques de sa vie.

Après les années de jeunesse où la religion de Pestalozzi n'offre rien de bien caractéristique, Hoffmann distingue trois périodes d'inégale durée : deux sommets séparés par une dépression. Voyons cela d'un peu plus près.

Sa mère, la fidèle Bäbeli, le grand-père Hotz, pasteur à Höngg, donnent au petit Henri une éducation pieuse ; il veut être pasteur. Pendant ses années d'études, l'influence de Bodmer, de l'*Aufklärung*, de Rousseau, s'exerce sur lui comme sur tous ses contemporains ; dans ses lettres à sa fiancée, les pensées pieuses ne manquent pas, mais quand il se compare à Lavater, il constate qu'il manque quelque chose au « sentiment apaisant » que la religion devrait lui faire éprouver. La Providence, l'immortalité (dont il n'a jamais douté), la vertu sont des thèmes qui éclipsent complètement ceux du péché, de la faute, du jugement, de la grâce, du salut et du pardon. La foi en la paternité divine, qui restera le motif central de la piété de Pestalozzi, apparaît ; Jésus n'est nommé qu'une seule fois. Impossible de discerner dans ces années de collège, comme on a prétendu le faire, l'empreinte de la Réformation de Zwingle. Au total, nous l'avons dit, rien qui distingue Pestalozzi de n'importe quel Zuricois cultivé du temps : tous ont été élevés en chrétiens protestants, tous ont appris leur catéchisme, tous ont lu avec enthousiasme la profession de foi du Vicaire savoyard.

1770-1784. Pestalozzi a renoncé au ministère et à toute fonction officielle, il s'est fait agriculteur au Neuhof. Un fils lui est né, en 1770, et cela a été pour lui l'occasion de sentir très profondément sa responsabilité ; au chevet de l'accouchée, il se sent pécheur et éprouve un désir poignant de ne rien transmettre de ce qui est mauvais en lui à cette créature de Dieu, qui lui est confiée. Après l'échec de son entreprise agricole, son essai de venir en aide à des enfants abandonnés et de les instruire en les faisant travailler, est soutenu par une foi ardente en la dignité humaine. Première période d'une activité littéraire intense, inaugurée par l'*Abendstunde eines Einsiedlers*

(Veillée d'un solitaire) (1780) où s'annoncent déjà les thèmes que Pestalozzi développera plus tard avec ampleur. Coup sur coup, les deux premières parties de *Léonard et Gertrude* (1781, 1783), le *Schweizerblatt* (1782), *Christoph und Else* (1783), *La législation et l'infanticide* (1784). Hoffmann appelle ces années « la période de la Veillée », elle marque un premier sommet dans la vie religieuse de Pestalozzi.

La foi en Dieu est essentielle à l'humanité, comme le sens du bien et du mal. La relation entre Dieu et l'homme est primordiale. « *Gott ist die näheste Beziehung der Menschheit.* » Et cette relation est celle d'un père et d'un fils, avec tout ce qu'elle comporte d'amour et de confiance.

1784-1799. Suivent quinze *années de crise.* Les efforts pédagogiques du Neuhof ont échoué. Pestalozzi a perdu sa confiance dans les hommes ; il parle d'eux — et de lui-même — avec amertume. Il est choqué par les abus du langage pieux : « *Maulbrauchen* » et « *Wortkram* ». Il critique la religion formelle. Mais Hoffmann n'a pas de peine à montrer que l'on a fait fausse route en interprétant un mot de la lettre à Nicolovius (1er octobre 1793) « *So viel... von meinem Nichtchristentum* », quand on a voulu y lire que Pestalozzi avait tourné le dos à la religion de son enfance. Au contraire, serait-on tenté de dire : il en sent plus que jamais la grandeur et la vérité, mais il constate à quelle distance il est lui-même de son idéal ; ce n'est pas l'attitude d'un non-chrétien. Mais la déception que lui ont causée les hommes — ceux de la Révolution, notamment — paraît, chose inattendue, avoir ébranlé sa confiance en Dieu. Il n'a plus rien de l'optimisme de Rousseau, l'état de nature lui paraît un état anarchique ; et l'état civil, où l'égoïsme foncier et la méchanceté de l'homme se déchaînent, ne lui paraît pas s'en distinguer beaucoup. Les *Nachforschungen* (1797) aboutissent à fonder la vraie religion sur une « force morale », œuvre non de la société, mais de l'individu. Le christianisme reste pour lui la vraie religion. Mais cela manque de chaleur.

1799-1826. Pestalozzi n'en reste pas là. En 1799 commence, selon Hoffmann, un apogée tardif. De *Comment Gertrude instruit ses enfants* (1801) au *Chant du cygne* (1826) en passant par les *Discours d'Yverdon* (1808-1818), c'est désormais la même inspiration et l'on hésite à dire la même doctrine. Pestalozzi a enfin trouvé sa voie ; en reprenant confiance en lui, il a repris confiance en Dieu, et confiance en l'humanité, sinon telle qu'elle se montre à lui dans « l'esprit infernal du siècle », du moins dans son essence qu'il s'agit de dégager en élevant l'enfant. L'éducation à l'amour par l'amour, voilà la tâche assignée à l'homme, enfant de Dieu, par Dieu, qui est son père, et qui est amour. Ce n'est plus la « force morale » qui est au centre de sa pensée éducative, mais « ce qu'il y a de divin en l'homme ». La Providence n'est plus quelque chose de vague et de général, mais l'aide paternelle dont Pestalozzi a fait l'expérience, non seulement dans la préservation miraculeuse, lors de tel accident qui lui est survenu, à Cossonay, par exemple, mais dans l'aide apportée à ses entreprises à travers toute sa vie. La Bible et la personne de Jésus, ami des petits et des enfants, tiennent plus de place, nous

dit Hoffmann, dans l'attitude religieuse de Pestalozzi. Si Jésus n'était pas apparu au sein de l'humanité, des millions d'hommes qui se sacrifient aujourd'hui à la vérité et à l'amour ne se seraient pas donnés ainsi ; lui-même, Pestalozzi, n'aurait pas déposé sur l'autel de Dieu, la pite de vérité et d'amour qu'il y a apportée, si Jésus-Christ n'était pas venu.

Dans un dernier chapitre, Hoffmann situe dans l'histoire la religion et la piété de Pestalozzi. C'est là qu'il rappelle les jugements contradictoires portés à ce sujet depuis un siècle et demi. « La position de Pestalozzi dans l'histoire de la religion, c'est d'avoir combiné un christianisme vivant avec des aspects de l'*Aufklärung* et de l'idéalisme des contemporains de Goethe. » Il est possible que l'influence de Rousseau, avec l'attitude duquel celle de Pestalozzi offre tant d'analogies, n'ait pas été négligeable. Quant à l'influence des Réformateurs du XVIe siècle, Würzburger (*Der Angefochtene*) l'a certainement exagérée. « Pestalozzi appartient au type du protestantisme nouveau, rattaché par bien des traits à la Réformation, mais marqué aussi de l'empreinte de l'esprit moderne. »

L'analyse attentive que nous venons de résumer à grands traits nous paraît devoir fournir au lecteur de Pestalozzi un guide précieux et sûr.

Dans l'explication des grands moments qu'il distingue, on pourra différer d'avis d'avec Hoffmann sur certains détails. Il attribue, par exemple, à l'influence de l'*Aufklärung* le changement de carrière de Pestalozzi ; on admettait jusqu'ici assez couramment que c'était son attitude politique qui lui avait bouché toute perspective d'emploi public. Hoffmann met les deux sommets de la pensée religieuse de Pestalozzi en relation avec les deux expériences pédagogiques qu'il a faites, au Neuhof d'abord, à Stans ensuite, auprès des enfants dont il a assumé la charge et auxquels il s'est donné tout entier. J'inclinerais à voir dans ces deux activités la conséquence d'une même vision primitive. La naissance de son fils qui, en 1770, le remua si profondément, n'est-elle pas au départ de son intérêt actif pour les enfants qu'il recueille ? Et est-ce un hasard si le renouveau si marqué de sa foi et l'expression qu'il lui donne coïncident avec le moment où, trente ans après, son petit-fils vient vivre sous son toit ? Notons-le, en effet, ce n'est pas l'enfant à tout âge, c'est particulièrement le tout petit enfant qui est, pour Pestalozzi, le grand encouragement à se confier, la grande incitation à aimer, le grand rappel de l'amour de Dieu.

Grandchamp. Pierre BOVET.

P.-S. — La rareté des textes de Pestalozzi qui ont été traduits en français nous excusera-t-elle si, à côté de la traduction de *Comment Gertrude...* par Darin, Paris 1898, et des importants fragments cités dans l'*Histoire de Pestalozzi* de Roger de GUIMPS, Lausanne 1888, nous signalons les « quelques grandes pages » que nous avons données nous-même récemment : le *Discours de 1809* notamment, dans *Juventus Helvetica*, t. II, Metz, Zurich 1944, et les premières pages du *Chant du Cygne* dans l'*Ecole bernoise*, janvier 1946.